



L'Église de Corcelles.
(Dessin de Philippe Robert.)

Le vieux Temple de Corcelles

Il y a près de mille ans.

Impassible au milieu d'habitations d'époques diverses, les dominant, et planté à cinquante pas de la grand'route comme pour voir qui va au Val-de-Travers, à la Tourne ou à la ville, le clocher de Corcelles dresse son antique flèche de tuile. Qu'on regarde ce clocher des hauteurs du belvédère de la promenade Sandoz, de Chantemerle verdoyant, des lisières de la forêt de Bosseyer ou du carrefour de routes qu'il commande, il présente au bout du pic son vieux coq d'or faisant le guet, tournoyant dans l'air vif, toujours fidèle au poste, et qui, s'arrêtant à l'instant, vous crie : « C'est ici Corcelles ! Halte ! Corcelles ! Venez voir ! Si je ne suis ici sur le faite de cette tour que depuis 1698,

après que l'ancien pignon eût été abattu par la foudre, les murs sur lesquels je suis perché ont vu passer de nombreux siècles avant la Réforme. Halte ! Amis ! »

Certes, nous ne sommes point en face d'un édifice contemporain des jours relativement modernes où Corcelles devenait l'une des communes d'origine du chancelier de Montmollin, de Frédéric de Chambrier ou de Gaullieur, homme de lettres, historien, publiciste et pamphlétaire. Il faut, avec M. Albert Naef, l'un des plus savants archéologues de Suisse, remonter à une origine plus lointaine.

Ceux qui, sur le conseil de maître coq, s'arrêtent et regardent ce remarquable morceau d'architecture qu'est la tour, constatent qu'il s'agit là du style roman primitif. Les retran-ches extérieures, tout autour du corps carré, avec diminution progressive de bas en haut, sont la caractéristique d'un style dérivant du IX^e siècle.

Une autre tour, type classique de ce genre, se voit en Allemagne, l'Oberburg, à Rüdesheim. Dans celle de Corcelles et dans l'Oberburg, il faut voir image synthétique et symbolique d'une *ville* à deux reprises figurée dans un document conservé à Saint-Gall, le *Psalterium aureum*, de la fin du IX^e siècle. Enceintes et portes de cette ville, partiellement crénelées, construites de grosses pierres régulièrement appareillées, y sont flanquées de tours carrées se rétrécissant d'étage en étage comme le clocher de Corcelles. La transition est obtenue chaque fois, en effet, au moyen d'une retranche oblique. Neuchâtel, soit dit en passant, possède, — unique exemple en Suisse, et rarissime à l'étranger — une de ces enceintes du IX^e siècle, à grands blocs de taille régulièrement appareillés, illustration vivante du *Psalterium aureum* de Saint-Gall : c'est la base de la tour des Prisons où se voit cette curieuse retranche oblique. Mais ne quittons point déjà Corcelles pour Neuchâtel. Nous ne faisons que d'arriver !

Si donc le clocher de Corcelles s'inspire de l'architecture du IX^e siècle, il est en tout cas du XI^e, soit des années qui suivent l'an mille qui devait être la fin du monde ! Le confirment, les baies du sommet à colonnettes fuselées et l'appareil roman des murs.

Les bénédictins de Corcelles.

Si, ainsi qu'un acte en atteste, un monastère ou prieuré est fondé à Corcelles, en 1092 temple et paroisse y apparaissent vraisemblablement en même temps. Un Humbert, sans autre désignation qu'une parenté assez énigmatique, donne, — sous le règne de Henri IV, roi de Bourgogne connu pour ses démêlés dans l'histoire de la lutte de l'empire et du sacerdoce, — le temple de Corcelles précédemment desservi par le prêtre Durannus, à Dieu, à ses apôtres Pierre et Paul, au vénérable Huguon et à ses frères du couvent de Cluny. Il ajoute six poses de terre au-dessous du village, un pré, la dîme du lieu en vin, l'usage des montagnes, forêts, pâturages, cours d'eaux, le bois de Bancon près du lac et l'Église de Curfrano (Coffrane), et ses biens.

Ainsi qu'on le voit, un village existe déjà, — peut-être depuis plus d'un siècle, — avec temple primitif, au cœur de terres cultivées, de champs, de vignes et de bois, au moment de cette fondation de 1092. La formule de l'acte susdit déposé aux archives de Berne, est semblable à celle de Bevaix, rédigée 96 ans auparavant. L'abbaye de Cluny, maîtresse de l'ordre des bénédictins, use-t-elle alors d'un cliché type pour ses fondations ?

Suffit que voilà de multiples éléments de vie accrochés à ce coteau le plus élevé du pays ! Ces vignes au-dessus du temple, les Clos, le Prieuré, Maqueta, les Mares, Bosseyer, les Arniers, sont abritées par cette pente boisée qui soutient le plateau des Vernets, les prés

de Bouillerin, du Grand-Loche, et qui, hérissée de sapins, grimpe à l'assaut des clairières de Pieulieuse, des Chables, de Champ-Rosset et Pierre-gelée. Au-dessus, ce sera Serroue, nouveau faite, et courant à la débandade sur l'arête, la Bauma, Champ-des-Perches, la Palisse, Planchettes, Crêt Minguet, Plan Jacobel !

Tous les hommes qui d'âge en âge baptisent ces lieux, connaissent le vieux temple, viennent s'y recueillir et prier Dieu.

Il faut se représenter l'endroit comme une agglomération de maisons basses, ou à un étage, moitié pierre, moitié bois, ensemble de masures commandées par deux édifices plus riches, église et prieuré. Une ou deux chapelles, à Cormondrèche ou sur le Crêt des Nods, attirent de pieuses processions. « La Croix », entre les parchets de Queinet et de Cudeaux, se dresse sur un sentier qui dégringole dans les ceps.

Les bénédictins, d'un ordre fondé par saint Benoît déjà il y a treize siècles, dont l'habillement consiste, à Corcelles comme ailleurs, en une double robe et en un scapulaire d'étoffe commune, officient dans ce temple antique. Ils pratiquent au prieuré l'hospitalité traditionnelle. Leur activité prévient toute vie purement contemplative et oisive. Chaque monastère, chaque prieuré, doit se suffire à lui-même par le travail des religieux ou par leur industrie. En 1311, le concile de Vienne ordonne la modestie aux moines, fixe l'âge de vingt ans pour l'entrée des jeunes gens, et encourage l'enseignement de la grammaire et de la philosophie.

Corcelles et Cormondrèche semblent être toujours communautés indissolublement liées. La première est résidence de l'autorité spirituelle, la seconde de l'autorité temporelle, soit d'un petit seigneur. En 1340, Amédée de Neuchâtel, seigneur de Cormondrèche, rebâtit le prieuré de Corcelles qui tombe en ruines, construction nouvelle qui sera elle-même réédifiée et transformée plus tard.

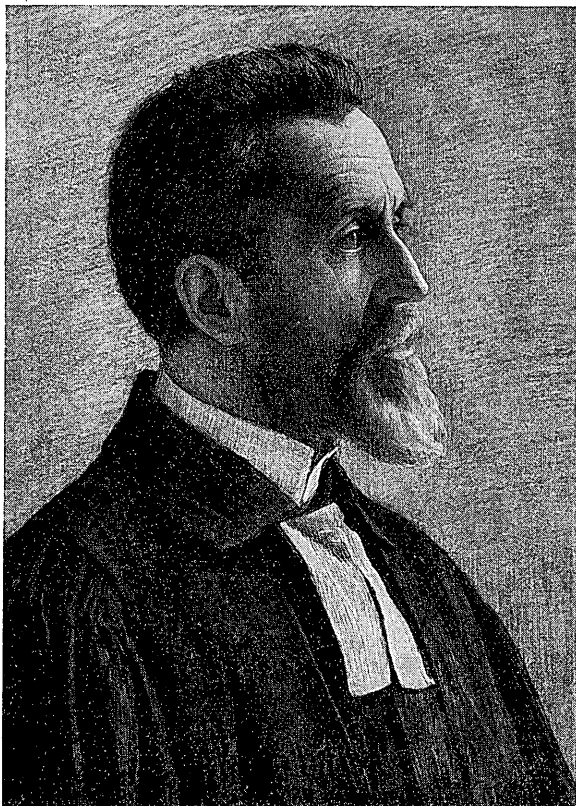
Mais il faut revenir au temple muni d'arcs triomphaux soutenant ses voûtes. Les cloches emplissent l'air de sonnaillies douces et saccadées aux heures de recueillement.

Modifications de l'église avant la Réforme.

Ce sanctuaire subit, à travers les temps, à côté de réparations secondaires, cinq transformations d'importance.

Ce n'est, au début, — sous le clocher et le dépassant à l'occident, — qu'une modeste nef s'ouvrant sur un petit chœur semi-circulaire. Peu après, on élève un chœur qui déborde le bâtiment primitif, au levant. Ce chœur, du XI^e siècle, était éclairé du côté de l'orient par deux petites baies dont une est aveugle aujourd'hui à cause du mur de la cure. Aux XIII^e et XV^e siècles, on agrandit la nef du côté du couchant, en bousculant le style roman de l'édifice et en le voûtant de façon singulière. Voilà, avant la Réforme, trois constructions ou reconstructions successives, nécessitées, l'une d'elle au moins, par un incendie en 1406.

Petit à petit la paroisse augmente. La liste plus ou moins complète des prieurs de Corcelles est connue. En 1340, l'on trouve prieur Pierre de Gléresse. Il fait construire l'église de Cornaux dont il devient patron et collateur. En 1452, Pierre de Sanvernier, prieur, devient vicaire général à Romain-Môtiers. L'année suivante, le 2 août, l'évêque de Lausanne fait une visite diocésaine à Corcelles, note dans ce lieu la présence de cinquante feux (foyers, soit environ deux cents habitants) et ajoute : « On fera un ciboire ; le luminaire ardera constamment ; on fera une cuiller pour l'encens ; le chancel sera reblanchi,



M. Georges Vivien,
pasteur dès 1914 de Corcelles-Cormondrèche où son père
Henri Vivien succédait en 1890 à Adolphe Petitpierre.
(Crayon inédit de M^{lle} J. Lombard.)

les fonts baptismaux seront placés vers la grande porte de l'église ; on construira une sacristie commode ; le clocher sera recouvert et le cimetière, aux angles duquel on placera des croix, sera fermé. »

La mention le « clocher sera *recouvert* » signifiait-elle qu'il existait une couverture défectueuse sur le clocher ou qu'il n'y avait pas de flèche, soit *aucune couverture* sur la maçonnerie finissant en terrasse ? En ce cas, l'aspect de la construction n'eût-il pas davantage encore rappelé la tour carrée des enceintes du IX^e siècle du *Psalterium aureum* de Saint-Gall ?

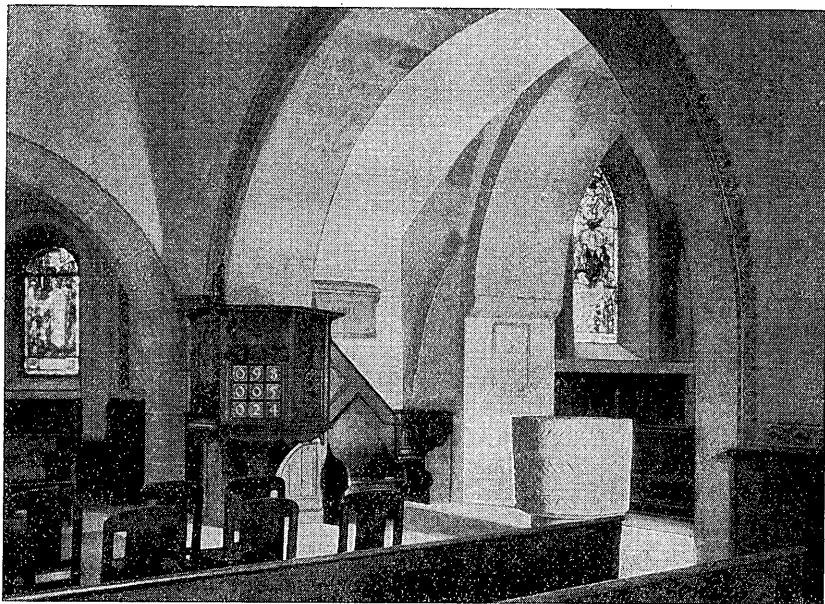
Curieuse pierre sculptée.

Parmi les prieurs dont la liste fut publiée aussi par V. Colin-Vaucher dans le *Musée neuchâtelois* de 1882, on relève les noms de Jean de la Vignie, en 1369, et de Pierre de la Vignie, en 1429. Il s'agit de deux membres de la famille de Lavigny, du pays de Vaud, dont un blason sculpté à l'intérieur du temple avait attiré déjà l'attention de Jean de Pury.

LE TEMPLE DE CORCELLES

Celui-ci écrivait dans *La Suisse libérale* du 16 mai 1923 ne savoir auquel des deux Lavigny l'attribuer. Écu du XIV^e, ou du XV^e siècle ?

Au vu d'une savante expertise de M. Naef, il n'y a pas eu de transformation du temple au XIV^e siècle. L'écu ne peut donc être que celui du second des Lavigny — Pierre — sous la direction duquel précisément se font les réfections du XV^e siècle signalées ci-dessus.



Intérieur du temple restauré.

L'armorial de Rietstap donne l'écu des Lavigny, qui correspond à celui du temple : *coupé de gueules sur sable au lion d'or broché sur le coupé*. Le cimier est bien un lion « issant ». Cet écu ne doit pas être confondu, comme on l'a fait, avec celui de la famille de *Cormondrèche* où figurait aussi un lion ! Cette pierre a été déplacée récemment. On la voit aujourd'hui de façon heureuse enchâssée dans le chœur.

Après Pierre de Lavigny, l'on trouve encore dix prieurs qui se succèdent jusqu'au moment où la Réformation éclate. Elle trouve à Corcelles, en 1530, Messire Rood de Benoît, abbé de l'île de Saint-Jean, dernier prieur.

Le tournant du chemin. Farel.

L'arrivée de Farel à Serrières, la scène de la Collégiale où on le porte en triomphe, alarme d'autant plus Corcelles qu'on y annonce sa venue. Au moment où, comme traînée de poudre se répand la nouvelle, tous lâchent champs et vignes, attendent en conciliabules de voir paraître cet homme de petite taille, mais grand de courage et de foi.

Il est à Corcelles le dimanche 23 octobre. Comme ses adversaires ont fermé les portes du temple, il s'adresse à la multitude emplissant le cimetière, prêche avec conviction et

reçoit un coup de couteau. On ne saurait refaire ici l'histoire de la révolution religieuse que fut la Réforme. Jean Droz, dernier curé de Corcelles, devient premier pasteur de cette paroisse dès lors perdue pour Rome.

En octobre 1534, J.-J. de Watteville, seigneur de Colombier, prétend « retirer en ses mains tout le revenu du prioré de Corcelles » au préjudice du comte de Neuchâtel. Une « prononciation » de 1536 mettant fin à cette querelle, document publié par M. Arthur Piaget, dans ses *Documents inédits sur la Réformation dans le pays de Neuchâtel*, partage par moitié les biens du prioré entre comte de Neuchâtel et Seigneur de Colombier. On trouve, aux archives de l'État, l'énumération manuscrite des biens de ce prioré. Quelques années plus tard, en 1538, le modeste prieuré de l'endroit et ses biens sécularisés sont vendus par Jeanne de Hochberg, avec ceux du chapitre de Neuchâtel et des cures de Boudry et Cornaux, aux Quatre-Ministraux de Neuchâtel.

Échange et achat d'une cloche en 1642. Trois cloches meublent la tour. La grosse portait une des plus belles inscriptions latines laissées au pays par les saintiers du moyen âge : *Je loue le vrai Dieu, j'appelle le peuple, je réunis le clergé, je chasse les fléaux, je pleure les morts, j'embellis les fêtes*. Son écho, jadis, se percevait au loin sur tout le territoire, jusqu'à la forêt de Dame Othenette. On l'entend de la Belle Troche, du Bois-Noir et de La Luche.

Chapelle Barillier et transept.

La première mention de la chapelle Barillier, postérieure à la Réformation, est de 1680. Elle appartient d'abord aux Barillier, qui la construisent et qui en usent sans doute en vertu d'un droit découlant d'un fief à leur profit, sur partie des biens de l'ancien prieuré. En 1706, une convention fait passer la propriété de cette chapelle à la commune qui possède le temple.

On sait qu'un des objets de l'importante restauration des années 1922 à 1925 a été l'érection au nord d'une chapelle, dite chapelle Marthe, faisant face à la chapelle Barillier, et formant avec elle transept classique dégageant le centre de l'édifice. Les armoiries du donateur, M. Raymond Marthe, et celles de sa femme, née Marguerite-Isabelle Petitpierre, ont été sculptées dans la chapelle et figurent sur un vitrail.

A l'ouest, l'on agrandissait, récemment aussi, la nef en installant sur une galerie spacieuse de magnifiques orgues. C'est le souci de relever les cérémonies par une musique décente et artistique qui est à l'origine des remaniements derniers. Après les réfections de 1858 et de 1905, celles de 1922 à 1925 sont la preuve d'une ténacité de fer, d'une pieuse volonté d'embellir le sanctuaire d'une des paroisses les plus vivantes du canton.

Mais n'anticipons pas. A vol d'oiseau, notons encore quelques points.

Trente-deux pasteurs.

Depuis la Réforme et le curé Jean Droz — premier pasteur — plus de trente prédicateurs se succèdent.

On en compte déjà vingt-deux avant 1838, date à laquelle Corcelles-Cormondrèche se sépare de Coffrane. Parmi eux, Chaillot, Portal, Fatton, Parent, Demoises, Rosselet, Daniel Bonhôte, Jean-Jacques Pury, Debelly, Géliou, Fabry, Prudent, François Gaudot, Guillaume Perrot, Jean-Pierre Cartier, Bergeon et Charles-Louis Lardy.

L E T E M P L E D E C O R C E L L E S

La séparation d'avec Coffrane, se fait sous le ministère de Charles-Auguste de Pury, décédé en 1841, et dont on voit encore la pierre tombale au pied du clocher.

Lui succéderont Georges-Frédéric Grellet, James-Adolphe Wittnauer, Paul de Coulon, Adolphe Petitpierre, Henri Vivien et M. Georges Vivien qui deviendra, grâce à son dévouement sans bornes, même à l'étranger, Président de l'*Œuvre de Secours aux Enfants des Régions dévastées*, Officier de l'instruction publique, Médaille d'honneur de S.M. Albert 1^{er}.

Notons que dès 1873, MM. Paul de Coulon, Paul-Léon Perret et Hermann de Montmollin sont successivement pasteurs de l'Église indépendante pour Corcelles-Cormondrèche et Peseux.

Autrefois, la prébende des pasteurs de la cure ne varie pas, du moins jusqu'en 1835. Elle se compose, de 8 muids de vin sur la cave d'Auvernier, de 7 de froment, de 2 d'avoine, et de 60 livres faibles, sur la recette de Colombier. Le pasteur dispose de 10 ouvriers de vignes, d'un pressoir, d'un jardin et d'un verger.

Une nouvelle maison de cure, propriété de l'État, adossée à l'église, est érigée en 1750 sous le ministère de Jean-Pierre Cartier qui y meurt quinze ans plus tard. On établit une belle horloge, en 1760. Le marché passé à cet effet avec Daniel Ducommun de la Chaux-de-Fonds est plein de précisions pittoresques. La cage devra être vernie en rouge, le plat des roues en noir, l'aiguille dorée. Abram Juvet, de Saint-Sulpice, rétablit le cadran, en 1781, cadran repeint par Pierre Boiteux. Ce n'est qu'en 1813 que l'on désaffecte le cimetière de la terrasse.

Les journaux ont signalé les restaurations artistiques, de style et d'un goût parfait, auxquelles il fut procédé il y a une dizaine d'années grâce à l'incomparable dévouement et à l'inlassable activité de M. le pasteur Georges Vivien. Ne revenons pas sur le détail. Il suffit de se rendre dans cette église pour se convaincre que les gros sacrifices pécuniaires consentis, étaient dictés par l'Histoire, imposés par la tradition et constituaient, ce qui mieux est, une preuve éclatante d'attachement à la foi chrétienne. Ce sont les temples qu'il faudrait plus souvent agrandir et non multiplier les lieux de réjouissance. On respire dans ce lieu saint, en face des fresques si fraîches de Philippe Robert, dans cette atmosphère propice à la prière et à l'élévation de l'âme, une ambiance de bonheur. Des vitraux symboliques, de MM. Phil. Robert, Delachaux, Boitel et Bille, filtrent délicatement la lumière.

Aujourd'hui, quatre cloches neuves ont pris place dans une tour ragailardie. Elles appellent d'une voix claire toute une population fière de ses sacrifices pour son temple et qui va au culte ! M. le pasteur Georges Vivien, infatigable, a vu son initiative couronnée de succès et encouragée par des crédits de la Confédération et du Canton. A la simple obole, sont venus s'ajouter d'innombrables dons de particuliers du dedans ou du dehors, de caisses de famille, de groupements divers et de membres de la paroisse indépendante. En résumé, heureuse restauration.

Le long effort de MM. Vivien, William Pomey, Marcel Grisel et Raymond Marthe, soutenu avec enthousiasme par toute la population, par la commission des monuments historiques et l'État, est exemple d'un plus haut enseignement qu'on ne croit, dans les annales neuchâtelaises.

[14 février 1935.]